

détriment des artistes (six pages de textes consacrés aux titres, désignations honorifiques, c.v., des premiers, contre deux pages consacrées aux artistes).

M.O. — Pour couronner le tout, la photographie de cette mafia sur les marches du palais Rothschild était d'un scrupuleux réalisme.

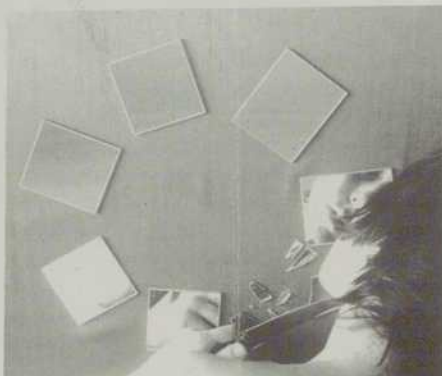
C.B. — Le résultat de tout ce bruit : une biennale blafarde. Seuls tirent leur épingle du jeu (mais était-ce difficile ?) les malins, actifs, prolifiques membres et exégètes du groupe Supports/Surfaces, avec leurs draperies ternes et hiératiques jusqu'à l'ennui.

M.O. — Ils ont su jouer — juste quand il le fallait — avec un certain intellectualisme typiquement français qui dissèque le projet, l'intention jusqu'au dogmatisme et finalement réduit sa réalisation jusqu'à une œuvre répétitive et de plus en plus ornementale. Mais on ne critique pas la biennale. Ce serait critiquer certains jeunes artistes qui ne sont que les porte-paroles du choix des organisateurs et un certain reflet de leur temps.

C.B. — Un peu trop justement. Pourquoi ces artificiers de la neuvième biennale ne sont-ils cru obligés de refaire (comme en 1973) une néo et pâle manifestation Documenta V ? On réalise à quel point l'exposition de Cassel fut un événement important. En 1972 Harald Szeemann avait réussi un coup de maître. Son travail, ses recherches furent sans doute plus ontologiques qu'esthétiques mais ainsi elles témoignaient avec fidélité. Documenta V contenait les germes, les virtualités de tout ce qu'on nous donne à voir aujourd'hui sous une forme édulcorée.

M.O. — Vidéo, land-art, body-art, minimalisme, conceptualisme, fétichisme, nanisme, obsessions, environnements... Toutes ces tendances nous arrivent refroidies, servies sans aucune sauce pour les relever, par un jury auto-satisfait, craignant les audaces, et figé une fois pour toutes, fixé à l'intérieur du carcan des contraintes muséologiques traditionnelles. L'art est entré dans une ère de catéchisation. En France, on préfère ordonner, classer, académiser, jusqu'à épuisement, ce qui existe plutôt que de rechercher ce qui doit exister ou existe ailleurs.

C.B. — La montagne a accouché d'une souris.



Iole de Freitas



Chacallis (photo Morain).



Ian Carr-Harris (photo Visser).

DES ACTIONS MANQUEES

Deux actions à la biennale de Paris ont été interdites.

Urs Lüthi n'avait pas envoyé d'œuvre et sa participation en tant qu'invité consistait donc en une action qu'il devait réaliser pendant les quatre premiers jours de la biennale et pour laquelle il était venu à Paris tout spécialement. Dans un espace de consommation où serait diffusé un fond musical, dix tables et trente chaises confortables devaient être assemblées et éclairées par des spots. Assis au milieu des participants, Lüthi devait communiquer aux autres son état de détente, leur transmettre la sensation de vivre un moment agréable.

Mais de joie il n'y eut point. Bien que Lüthi ait demandé à diverses reprises l'installation de son environnement dans l'espace de la cafeteria, si les tables et les chaises arrivèrent in extremis (et par voie détournée), la mise en place des trois spots à iode montés sur rails et l'aménagement du fil électrique pour le branchement de la cassette furent totalement oubliés. Oubliés avant, oubliés pendant, oubliés après. Tant et si bien que Lüthi renonça à sa performance. Est-ce là de la censure ? Non. Du sabotage ? Simplement un oubli, un manque d'organisation et de coordination au niveau des problèmes techniques et pratiques que l'on ne peut que regretter, d'autant plus que les actions étaient d'un nombre très limité cette année.

Quand à Marina Abramovic, allongée sur des pains de glace avec au-dessus un chauffage à infra-rouges, elle devait rester immobile jusqu'à ce que la glace soit fondue. Oui, mais ce à quoi personne n'avait pensé, c'est que la glace, quand elle fond, devient eau. Et que l'eau, ça coule. Comme aucun écoulement n'était prévu, l'action fut annulée. Tout cela est idiot. Quelques pains de glace n'auraient pas inondé le musée et tout le monde se serait fait un plaisir de patauger un brin. Mais les règlements, vous y avez pensé ? Si l'on ne peut pas lâcher un pétard dans le ciel sans demander l'autorisation de la Ville de Paris, peut-être n'a-t-on pas le droit de faire fondre de la glace dans les musées.

Marie-Claude Volfin